

BAKOROMAN

un film de Simplicie Ganou

documentaire, 62 minutes



■ SYNOPSIS

Quitter sa famille à sept, douze, seize ans. Partir en terrain inconnu. Élire domicile devant un magasin, dans un vidéo club, aux abords d'une gare routière. Apprendre à se droguer, à mendier, à voler, à fuir, à se battre. Ne plus avoir peur. Se faire des amis et des ennemis. Intégrer un nouveau monde. S'adapter. Ce film fait, de l'intérieur, le portrait de cinq Bakoroman sur la route qui les mène de leur village à Ouagadougou, la capitale du Burkina Faso, à la recherche d'une vie meilleure.

■ PRIX ET FESTIVALS

Prix du meilleur 1^{er} documentaire au Festival Lumières d'Afrique de Besançon,
Mention spéciale du jury à Corsicadoc,
Prix du meilleur documentaire au Festival de Ouidah (Bénin),
Etats Généraux du Documentaire de Lussas, Traces de vies (Clermont-Ferrand),
Vues d'Afrique (Montréal), Festival International de Goteborg, La classe ouvrière,
c'est pas du cinéma (Bordeaux).

Réalisation : **Simplice Ganou**

Image : **Michel K. Zongo**

Son : **Jupiter Moumouni Sodrè**

Montage : **Annie Waks**

Format de diffusion : Béta Num, DV CAM, DVD

2012 - une co-production **l'atelier documentaire** / Diam prod / TV Rennes
avec le soutien du CNC, de la Région Aquitaine, de la Procirep – Angoa, Africalia, du
Festival International de Goteborg et de l'OIF.

Contact : 06 12 50 18 00 / 06 23 20 58 84
atelierdocumentaire@yahoo.fr

■ LA COLLECTION LUMIERE D'AFRIQUE

En Afrique, une profusion d'images du monde parvient chaque jour sur les écrans, au point que la représentation des cultures et des identités africaines rend compte du point de vue du monde extérieur sur l'Afrique plus que de leurs propres regards. L'enjeu aujourd'hui est celui de la production et de la création des images par les Africains et de leur propre regard sur les réalités de leur continent.

La **Collection Lumière d'Afrique** regroupe chaque année 10 nouveaux films documentaires en lien immédiat avec les désirs d'une génération, 10 films qui construisent des regards et nous font voir des Afriques jamais vues.

Cette collection a pour objectif :

- de mettre en lumière l'émergence d'une génération de documentaristes africains,
- de soutenir le développement du tissu des producteurs indépendants africains,
- de tisser des liens de coopération panafricains et Sud-Nord, par la mise en chantier d'une collection « de grande qualité éditoriale ».

Initiée par le programme Africadoc développé en France par Ardèche Images, la collection Lumière d'Afrique, véritable « label » de production, repose sur une charte de coproduction équitable.

■ ENTRETIEN AVEC SIMPLICE GANOU

Quel est l'origine de votre projet ?

J'ai travaillé pendant un an au centre Puirketa de Gounghin, à Ouagadougou. C'est un lieu où les jeunes des rues peuvent se laver, faire leur lessive, se soigner et échanger avec des adultes lorsqu'ils ont besoin d'aide ou de conseils. J'étais là, simplement présent dans leur quotidien, de jour comme de nuit. Et j'ai découvert une réalité complexe. J'étais là, capable de voir et de partager des temps invisibles : ceux qui constituent la vie banale de ces jeunes loin du spectaculaire que l'on imagine d'habitude. Dès lors j'ai eu l'envie de prolonger ces rencontres avec un film.

Les enfants des rues sont devenus l'un de ces phénomènes médiatiques consensuels, un sujet idéal pour faire verser une larme attendrie aux citoyens occidentaux, accablés par le caractère inacceptable de ces destins. En Afrique, des centaines d'ONG se bousculent pour venir en aide à ces malheureux. Et pourtant, partout où elles agissent, le phénomène ne cesse de gagner en ampleur. En regardant de l'intérieur leur réalité on comprend pourquoi certains jeunes continuent de vivre ainsi.

« Enfant des rues » : les jeunes que j'ai rencontrés trouvent le terme dévalorisant, voire insultant : « La rue n'a pas d'enfants » ont-ils coutume de dire. Et puis, assez vite ces enfants deviennent des adultes, et dans la rue à Gounghin, des jeunes de 8 ans vivent avec ceux de 25 ans, partagent leurs revenus, leurs repas et leurs habitudes. À Ouagadougou, ils se sont auto-baptisés « bakoroman ». Ce terme viendrait de l'outarde, un oiseau qui dort dans les clairières, à ciel ouvert, au lieu de se réfugier dans les arbres comme les autres oiseaux. Un oiseau réputé impossible à attraper parce que toujours sur le qui-vive, prêt à l'envol.

Les bakoroman appellent « mantas » les autres, les ignorants, les gens qui ne mènent pas la même vie qu'eux. C'est pour respecter leur langage et leur culture que le film s'intitule *BAKOROMAN*.

Il est toujours difficile de filmer la misère, surtout lorsqu'elle concerne des enfants. Quelle image vouliez vous donner de la réalité que vous filmez ?

Nous avons toujours les mêmes images en tête : enfants aux yeux exorbités par la colle, mendiants aux ventres ballonnés, dormant devant un immeuble sur des cartons, blottis les uns contre les autres... Il ne s'agit pas de nier cette triste réalité, d'ailleurs partagée par beaucoup des jeunes de la rue de Gounghin. Mais mon travail m'a persuadé que, si l'on veut comprendre ces centaines de jeunes qui, malgré un contact presque quotidien avec des structures d'aide, préfèrent rester dans la rue, il est fondamental de montrer ce monde de l'intérieur ; d'essayer de comprendre ce qui peut les pousser à rester dans la rue, 5 ans, 10 ans, 15 ans. Comprendre donc comment ils se sont adaptés à ce mode de vie, comment ils ont appris à l'aimer, et pourquoi ils ne peuvent plus s'en sortir.

Si je souhaite m'extraire du discours misérabiliste habituel, je ne souhaitais pas non plus idéaliser la vie dans la rue comme une vie d'insouciance et de liberté. Les images parlent d'elles-mêmes, venant contredire certaines scènes d'insouciance. La

saleté des endroits où ils dorment, les corps mutilés, les regards hostiles des passants, les enfants défoncés par la colle et les amphétamines, titubant, inconscients, en pleurs. Les habits trop grands, déchirés et sales des petits. La peur de la police, les séjours répétés au commissariat et en prison. La violence, physique, morale et verbale qui règne en permanence entre eux. Tout cela n'a pas besoin que l'on en rajoute. Mais je voulais aussi montrer leur dignité.

Le film se compose de scènes de vies et des entretiens individuels. Pouvez vous expliquer ce choix de réalisation ?

Compte tenu de leur rythme de vie, fondé sur le déplacement permanent, la volatilité ; compte tenu de leur disparition brutale toujours à prévoir (en prison, dans un autre quartier, une autre ville, en raison d'occasions d'intérêt supérieur au film) ; compte tenu de l'illégalité de leurs activités, je pensais nécessaire de commencer par réaliser des entretiens, afin de recueillir leurs récits, réflexions, et sensations. Les entretiens sont individuels. Individuels pour l'intimité que cela permet, et les révélations qui peuvent éclore.

Par contre lors des scènes de cinéma direct, il y a des « entretiens collectifs » où la folie, l'humour et les contradictions se révèlent. Entre eux, ils adorent se raconter avec beaucoup de détails leurs vols et leurs aventures. Plutôt que de les montrer en train de voler, chose difficile, sinon impossible, j'ai choisi de les filmer en train de raconter leurs vols. Outre les avantages pratiques, ce procédé permet de saisir leur perception de la situation, avec la distance de la réflexion. Ce va et viens entre l'intimité et les scènes collectives créent le mouvement du film.



■ SIMPLICE GANOU

Simplice Ganou a 37 ans. Après avoir travaillé comme éducateur avec des enfants des rues, Simplicite Ganou a été étudiant du Master de Réalisation Documentaire de l'université Gaston Bergé de Saint Louis du Sénégal en 2010. Il y a réalisé un court métrage documentaire : *Un peuple, un bus, une foi* (dv, 30'), sélectionné aux Etats généraux du Documentaire de Lussas et au festival de Tampere. Il a également réalisé pour Arte, *Ato*, court-métrage documentaire (AIP, 2011, 15').

Bakoroman est son premier film professionnel.



Simplice Ganou vit au Burkina-Faso, il peut être contacté par courriel : simplice.ganou@hotmail.fr

l'atelier documentaire

Contact : 06 12 50 18 00 / 06 23 20 58 84 / atelierdocumentaire@yahoo.fr